

À l'époque

Marathon 2015 – 29 mars 2015

Stéphane Drouot

copyright © 2015

Copyleft : Licence Art Libre

Assis dans son fauteuil habituel, le vieil homme regardait les oiseaux se poser sur le rebord de la fenêtre où il avait déposé les quelques graines et miettes de pain soigneusement collecté durant le repas. La lumière le faisait plisser des yeux mais le soleil faisait du bien à sa peau ridée et réchauffait ses vieux os. La douce chaleur lui rappelait celle de sa femme, dans leur premier appartement - un petit une pièce, avec une kitchenette et un chauffage au bois comme il s'en faisait plein après la guerre - quand elle venait s'asseoir à ses pieds alors qu'il lisait le journal en rentrant du travail. Elle avait toujours dégagé cette chaleur douce presque animale et elle le réchauffait lorsqu'il rentrait du froid et du labeur ; il se sentait à sa place, complété et aimé par cette créature qu'il aurait tout fait pour garder contre son cœur.

Lorsque le soleil se faisait absent ou se cachait derrière des nuages, il serrait les dents et les larmes lui montaient aux yeux. Quand le ciel était gris, il se souvenait des premiers temps, après le cancer. Les visites à l'hôpital, l'odeur d'alcool chimique, le froid des barres en acier sur le lit incliné et le sourire fier et réconfortant de sa douce, malgré l'agonie. Et l'enterrement, les quelques personnes venues pour elle. C'était une bonne personne, sa femme, mais ils étaient encore étrangers dans une terre d'accueil pas très accueillante et

personne n'avait pris le temps d'apprendre à les connaître. Aux yeux de beaucoup, ils étaient allemands, ils étaient les ennemis. Le petit voisin passait encore parfois ; le vieil homme le considérait encore comme le petit voisin, mais il avait bien la cinquantaine maintenant. Sa femme avait été sa nourrice et ils s'étaient liés d'amitié. Le père du petit travaillait et la mère avait attrapée la tuberculose, qui l'empêchait de se bouger et de remplir son rôle de femme à la maison. Lorsque le vieil homme, alors jeune, rentrait du travail, il aidait le petit à faire ses devoirs, jouait avec lui au ballon.

Après la mort de sa femme, il lui avait tenu compagnie, il l'avait en quelque sorte maintenu en vie, un peu comme il le faisait, encore maintenant, presque un demi siècle plus tard. Le petit était parti faire ses études à la grande ville, il était doué et il avait eu son baccalauréat. Le vieil homme tirait encore de la fierté des réussites du petit. Lors de ses visites, il demandait toujours à voir des photos des enfants, et maintenant des petits enfants ; tous le connaissaient et l'appelaient Papili. Lorsqu'il pleuvait à torrent, le vieil homme pleurait, c'était plus fort que lui. Il y avait eu la guerre, la boue et le sang. Mais c'était le train de retour d'Allemagne, la pluie glaciale traversant le toit et coulant à l'intérieur, le long des vitres lorsqu'il aperçu sur le quai de la gare, de l'autre coté de la voie, les américains débarquer les rescapés venus d'un camp à quelques kilomètres à peine de sa ville natale. Maintenant encore, il n'arrivait pas à réconcilier l'horreur de cette vision avec le charme des souvenirs de son enfance, à courir les rues avec ses amis, les balades à vélo traversant des lieux qui étaient désormais empoisonnés par l'horreur perpétré par ses propres

frères.

Il était si sincèrement désolé, sans savoir à qui il aurait pu s'excuser, sans connaître personne à aider, à réconforter, à qui abandonner sa vie pour les atrocités que les siens avaient commises.

Il faisait beau aujourd'hui et les miettes de chips et de cacahuètes faisaient des heureux sur le rebord de la fenêtre. Le chant des oiseaux comme une douce berceuse avait endormit le vieil homme.

Lorsque le petit vint pour sa visite, il ne put réveiller le vieil homme, qui un dernier sourire au lèvres s'en était allé, profiter à nouveau de la douce chaleur de sa femme.

<http://libre.laei.org>